

INVENTER UNE AUTRE MANIÈRE D'ÊTRE AU MONDE

**ANAÏS NONY : « IL SUFFIT D'ACCEPTER QUE NOUS SOMMES
AUTANT LES CAUSES QUE LES CONSÉQUENCES DES
PROGRÈS À VENIR. ÊTRE TIRAILLÉ, C'EST ÇA QUI FAIT NOTRE
FORCE. JE SUIS COUPABLE, MAIS JE SUIS AUSSI LA SOURCE
DES CHANGEMENTS QUI VERRONT LE JOUR. »**

Dans un exposé intitulé *Improviser le corps* Anaïs Nony parle de l'improvisation théâtrale et musicale : « *L'improvisation, c'est l'ininstallé, c'est inventer une autre manière d'être au monde.* » Elle travaille avec le groupe Pharmakon et l'association Ars Industrialis. Cette jeune philosophe est aussi metteuse en scène de théâtre et termine une thèse à l'Université du Minnesota. Elle dissocie le sauvage de la violence. L'improvisation, c'est une façon de « *renouer avec la part de sauvage cachée en nous* » dit-elle.

Entretien par Clémence Le Prévost et Marc Borgers.

— Vos recherches en philosophie sont en lien continu avec le théâtre ?

— En lien avec l'art vivant, la scène, le théâtre, ce qu'on appelle en France le spectacle vivant, qui rassemble aussi bien la musique et l'improvisation (dont j'ai parlé lors de l'académie d'été de l'école de philosophie d'Épineuil chez Bernard Stiegler). Elles incluent aussi les *performance studies*, une approche qui pense les pratiques de représentation comme la danse, les rituels, et qui englobe des méthodes d'analyse plus larges comme l'anthropologie, la sociologie et les *gardner studies*. Je m'intéresse à la communauté artistique qui se crée lors d'une expérience éphémère telle qu'au théâtre par exemple.

— Le théâtre et la performance ont-ils un rôle dans notre société ?

— Je pense qu'une réhabilitation de l'artistique dans le politique est nécessaire et c'est sous cet angle que j'essaie de penser la place du théâtre dans nos sociétés contemporaines. Il y a une force dans le spectacle vivant qui n'est d'ailleurs pas du tout spécifique à l'Europe centrale ni à la Grèce Antique. Il y a eu des pratiques de représentation marionnettiques, musicales et j'en passe, dans toutes les civilisations. Le théâtre est artistique en ce qu'il ne cesse de redéfinir ses formes en fonction du politique et en fonction de sa capacité à prendre la parole dans la société.

J'associe cette prise de parole avec la question du son parce que, finalement, si l'art contribue à redéfinir sans cesse les limites de l'échange, du partage, de la création, de l'imagination, de la mémoire collective, c'est en tant que prise de parole. L'art sollicite le monde à travers la singularité de l'interprète, du passeur. Ce qui m'intéresse, c'est de penser l'art en tant que prise de parole singulière et en actes par l'intermédiaire d'un corps et d'une voix. Dans le motif de la voix réside une métaphore, sinon le concret d'une réalité, pour parler de la singularité. Chaque personne a une voix, une vibration et une résonance singulière qui prend sens dès que l'on nomme l'enfant pour la première fois, dès que sont prononcés les premiers mots, dès que sont poussés les premiers cris — et ce avant même que la parole ne fasse sens. Dans cette volonté de repenser le théâtre et l'art vivant en général siège la question de la prise de parole au sein du politique.

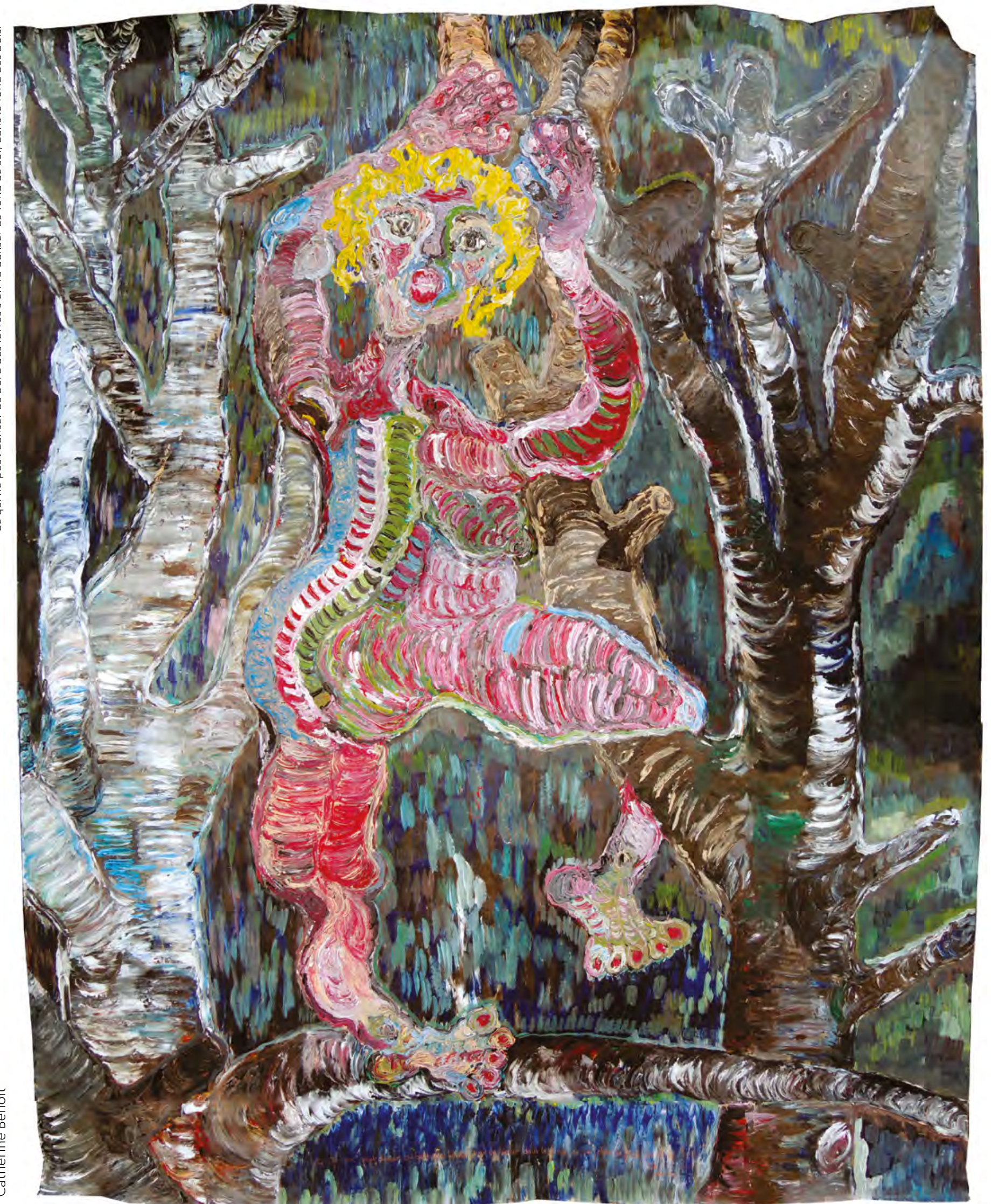
— Alors, cette singularité du corps a-t-elle sa place actuellement ? Et si tel n'est pas le cas, faut-il lui trouver de la place ?

— Heureusement, cette singularité a encore sa place. Je suis assez optimiste, sinon utopiste, pour dire que nous avons des possibilités, même si l'étendue de ces possibles varie d'un pays à l'autre... Cependant, un danger subsiste, lié à un malentendu fondamental sur la question du corps. C'est, à mon avis, le résultat d'une mauvaise lecture de cette dichotomie entre corps et esprit. Le corps, dans nos sociétés d'industrie et d'économie de marché,

ne devrait plus être pensé sans l'âme et sans la psyché. Le cas échéant, on se risque sur des terrains qui laissent grande ouverte la porte au totalitarisme et à la guerre contre les cerveaux. Nous vivons dans une société qui a mis en place des tactiques pour faire de nos corps des corps obéissants. On ne s'occupe finalement du corps que lorsqu'il crie famine, ou lorsqu'il tente de nous arrêter par sa fatigue ou par la douleur, ou l'apparition d'une maladie. Cette tendance à vouloir imposer une emprise de la raison sur le corps constitue un vrai danger. Et ce danger-là, les instances de régulation des États (comme sont devenus la police, l'école, l'internet) ont très bien su en tirer parti en utilisant des techniques de modelage des corps. Penser le biopouvoir après *Surveiller et Punir* de Michel Foucault, c'est mettre en évidence que ces techniques ne sont plus seulement celles de l'État, ce sont aussi les instances et outils autonomes du marketing de masse, de ces images qui sur-sollicitent le cerveau au point de nous conduire à une sous-motricité du corps. Pour revenir à votre question, j'aimerais dire deux choses. La première fait référence à un texte de Platon qui s'appelle *Phèdre* et qui développe l'allégorie de l'âme ailée. L'âme y est comparée à un attelage ailé et céleste. Ce char est emporté par deux chevaux volants mais attirés respectivement dans des directions contraires ; l'un tend vers le ciel de l'intellect et des idées pures et l'autre tend vers la Terre et le monde du corps sensible. À force d'être tirailé, le cocher qui représente la raison ne sait plus comment mener ses chevaux et l'âme tombe. Elle perd ses ailes, chute dans le monde sensible et oublie tout ce qu'elle a appris, tout ce qu'elle connaissait. Cette âme, qui est devenue âme dans un corps mortel, doit, pour accéder de nouveau à cette connaissance, se rappeler de ce qu'elle a déjà appris. Elle doit imaginer d'autres possibilités d'accès à la mémoire. Ce texte est important car il souligne l'indispensable

SAVAGE

Ce qui ne peut danser au bord des lèvres s'en va danser au fond de soi, dans le fond des bois.



Catherine Benoit

ANAI NONY WORKS WITH PHARMAKON AND ARS INDUSTRIALIS ASSOCIATION, BOTH FOUNDED BY THE FRENCH PHILOSOPHER BERNARD STIEGLER. A YOUNG PHILOSOPHER AS WELL AS A THEATRE STAGE DIRECTOR SHE IS CURRENTLY FINISHING HER THESIS AT THE UNIVERSITY OF MINNESOTA. SHE TALKS HERE ABOUT MUSICAL AND THEATRICAL IMPROVISATION: "THE IMPROVISATION IS INVENTING ANOTHER WAY TO BE IN THE WORLD. IT'S A WAY OF GETTING IN TOUCH WITH THE HIDDEN PART OF OURSELVES WHICH REMAINS UNTAMED."



Catherine Benoit

place de l'imagination pour repenser le lien entre liberté des corps et liberté de parole dans une société.

— Justement, qu'est-ce qui peut contrer le processus de désertification spirituelle et d'entrave à l'imaginaire ?

— Il faut travailler auprès des nouvelles générations, notamment sur cette question de l'omniprésence des écrans dans notre quotidien. Ces surfaces visuelles ne sont pas uniquement des surfaces, ce sont des instances qui capturent l'attention. Et cette attention, quand elle n'est pas vouée à la culture d'une singularité, dépouille les enfants, dès leur plus jeune âge, de leur possibilité de penser par eux-mêmes, c'est à dire de créer et donc d'inventer par le biais de leur imagination. Un remède à cet enlèvement-là est la pratique artistique, une pratique essentiellement liée à la technique. Foucault parlait de techniques de soi et cela veut dire : penser quelles sont les techniques qui me font cultiver ma singularité.

Ce peut être cuisiner, ce peut être partager une idée, ce peut être écrire ; mais c'est surtout faire l'effort de ne pas recevoir de façon bête ce qui nous est donné à manger culturellement, du fait notamment de cette tendance à la massification de nos réseaux de partage. On observe une tendance à l'homogénéisation de nos connaissances parce que nous n'avons accès qu'aux mêmes serveurs, pour parler d'Internet, qu'aux mêmes images, pour parler de la télévision, qu'aux mêmes musiques, pour parler de la radio. Et c'est justement en cultivant d'autres chemins, en faisant des pas de côté, en ne voulant pas suivre la cadence imposée par l'économie de marché, que nous pouvons faire émerger d'autres voies qui ne mèneraient, non pas à l'automatisation, mais justement à développer une sorte d'autonomie par rapport à ces instances-là. L'art, en ce qu'il est fondamentalement lié à la technique et à la *technè*, offre des alternatives dont les formes sont sans cesse à réinventer. D'un point de vue économique, si l'on regarde tout ce qui est en train de se faire avec les paniers bio, les coopératives, les microsociétés de la

contribution, c'est prometteur. Il me semble qu'il y a déjà des alternatives qui se mettent en place et qu'un autre monde possible est en train d'être créé. Je suis assez optimiste quant à ces pratiques là.

— Pour revenir au corps, et au rôle du corps, vous employez une formule qui me semble très évocatrice, d'organologie de soi. On imagine le corps comme un instrument de musique : de l'air s'engouffre et le fait vibrer.

— L'organologie de soi a été développée par Bernard Stiegler pour tenter justement d'intégrer dans la pensée du soi des instances techniques. Selon cette notion, l'individuation — c'est à dire la possibilité de s'individuer et de se co-individuer les uns les autres — est liée à une pensée de la technique comme étant fondamentalement caractéristique de la construction du Soi. Permettez-moi de faire un détour avant de répondre à votre question. L'écran, qu'est-ce que c'est ? C'est une instance technologique qui donne accès à une part de notre mémoire que l'on a volontairement ou involontairement extériorisée. Désormais, une grande majorité de nos photos sont accessibles uniquement à travers l'écran de l'ordinateur et notre téléphone portable conserve une certaine mémoire à laquelle on ne peut accéder que par l'intermédiaire de notre écran. Cette extériorisation de la mémoire en dehors de l'individu fait que nous nous exposons à ne plus pouvoir gérer la récupération de notre mémoire, de ce dépôt de soi dans des instances technologiques. Nous le savons, beaucoup de nos informations sur Internet sont revendues sans que nous ne puissions y faire grand-chose. Par opposition aux résidus de soi laissés au bon vouloir de ceux qui les réutilisent, quand je parle, je fais vibrer en moi une musicalité qui résonne à travers l'autre en face de moi. Cet autre est celui ou celle avec qui j'échange de visage à visage, sans que je ne puisse mentir, sans que je ne puisse me détourner, sans que je ne puisse falsifier parce qu'un son éclate l'espace de l'échange dialogué par sa présence. On ne peut pas réduire un cri à

un chuchotement. Quand le son est lancé, il donne au corps une présence singulière dans l'échange à l'autre. Et c'est cela, il me semble, l'organologie de soi ;

LE CERVEAU, CE NOYAU DANS LEQUEL CORPS ET ÂME SE CONFONDENT

c'est une pensée de l'organologie de l'autre, de moi qui résonne dans l'autre et de l'autre qui vibre en moi. La question de l'organologie de soi est la volonté de reterritorialiser l'échange entre les individus. Je dirais à travers et en dépassant Deleuze, que seul le désir est à territorialiser. Je parle bien entendu du désir de s'individuer, de se co-individuer ensemble. Et en ceci, le son, avant le sens, donne une piste à fouiller pour penser justement cette pulsation rythmique de l'élan à l'autre. Bien que toutes deux relèvent de l'énergie, il ne faut pas confondre la pulsation avec la pulsion. On sait bien que les pulsions libidinales ont été récupérées par le neuromarketing qui a la main mise sur nos cerveaux, ce noyau dans lequel corps et âme se confondent. La génération dans laquelle je m'inscris a grandi dans une société qui a façonné nos désirs à une image que la culture de masse nous jetait à la figure. Le son est un moyen de faire exprimer son opposition. Pour revenir en partie à votre question, il me semble qu'il y a dans la voix, dans le son singulier d'un corps qui parle et qui échange, une piste à chercher pour réinventer le monde en le sollicitant à travers nos singularités.

— À ce propos, vous dites « il faut jazzer les corps »...

— Déjà, je voudrais faire une « révérence » à trois personnes. Une révérence à Denis Guénoun, philosophe et praticien du théâtre, qui a écrit dans un très beau livre intitulé *Le Théâtre est-il nécessaire ?* : « Il faut jazzer le théâtre ». Pour Guénoun, le jazz propose une forme politique de présence à l'autre qui mérite d'être pensée pour pouvoir

SAVAGE

L'IMPROVISATION MET EN VOIX NOTRE INSTINCT, CELA PASSE PAR L'INDÉTERMINÉ

réinventer le théâtre dans une nouvelle relation à son public. Une relation qui se voudrait à nouveau politique. Une deuxième révérence va à Koffi Kwahulé, auteur et dramaturge installé en France depuis une trentaine d'années et qui travaille le son des mots avant leur sens littéraire. Son écriture est plongée dans l'univers jazzistique et ses personnages ont une force et une prégnance dans le texte. En scène, ses textes réinventent les modalités d'être au monde dans le théâtre contemporain. Kwahulé propose des alternatives à l'impossibilité du dire. Son théâtre n'est pas qu'un engagement artistique, il s'agit de réhabiliter le corps au sein du politique. Je crois qu'une dernière révérence va à mon amie Sophie Tible-Cadiot, praticienne de la scène et plasticienne, qui m'a fait découvrir les percussions corporelles.

IMPROVISER, C'EST SUIVRE L'INTUITION QUAND ELLE S'ÉVEILLE EN NOUS

Pour moi, c'est ça jizzer les corps, c'est faire volontairement que nos mains deviennent des percussions, que nos pieds deviennent des percussions, que notre voix devienne percussions, que notre corps fasse son, et pas du tout dans une rationalité de la pulsation, mais vraiment dans une improvisation, c'est-à-dire dans un don du moment, dans un don à l'autre et dans l'échange que permet une présence. L'improvisation, c'est l'exemple paradigmatique d'être dans le présent, d'être vraiment enraciné, territorialisé, dans ce désir d'être disponible. Finalement je crois que

jizzer le corps donne accès à l'imagination, à des voies pour penser le futur ensemble. Parce qu'il y a une sorte de course folle entre le passé qu'on a si mal connu, qu'on commence à reconnaître, qu'on a bafoué, et ce futur qui nous arrive à grand galop dans la figure : il en découle une urgence à être ancrés ensemble dans le présent, pour que l'on puisse se reconnaître, pour que l'on puisse échanger et pour que l'on puisse imaginer d'autres possibilités. Je crois que l'improvisation et jizzer les corps, c'est cela. C'est réinventer notre façon de créer une mémoire collective qui s'ancre dans le présent et qui devienne une force pour le futur.

— Quelle forme prend l'improvisation dans la vie de tous les jours ?

— L'outil de l'improvisation, c'est l'intuition. Être dans le moment avec l'autre et se jeter à l'eau, parce qu'à un moment donné, il faut quand même qu'on se jette à l'eau ! Ça suffit, cette animosité ambiante, non ? Je crois que tout le monde en est profondément fatigué. Tous ces moments d'hésitation pour tendre la main, pour faire un sourire, pour ouvrir la porte, pour s'ouvrir, pour rigoler, pour se parler, pour répondre. Nous nous épuisons les uns les autres à ne pas échanger dans le moment. Improviser, c'est suivre l'intuition que l'on a quand elle s'éveille en nous. Improviser, c'est faire ce que je fais avec vous que je ne connais pas et à qui je livre des pensées, qui seront peut-être lues par un petit nombre et qui vont faire boule de neige quelque part. Cet effet boule-de-neige, cet effet papillon, beaucoup y croient mais il n'en demeure pas moins qu'il faille qu'on se jette à l'eau ensemble. Et l'improvisation c'est une manière de réhabiliter l'intuition. Bien sûr que l'improvisation est liée à la musicalité, mais tout le monde n'a pas un instrument dont il sache jouer. Par contre, je dis que tout le monde a une voix, et celle-là, il faut l'utiliser un peu plus il me semble.

— Improviser serait renouer avec notre part de sauvage ?

— Nous avons fait une bien mauvaise réputation du sauvage. Maintenant, le sauvage,

c'est le violent, c'est ce qui doit être éloigné du groupe, alors que le sauvage est en chacun de nous. Nous avons tous un potentiel à être furieusement en colère par exemple ; nous avons tous en nous l'intuition pour la vie, pour la survie, qui nous fait faire des choses remarquables ; et le sauvage mériterait d'être réhabilité au sein de rituels collectifs qui se pratiquent tous les jours.

LA CARESSE EST UNE RELATION QUI PRÉSERVE L'AUTRE, UNE VIBRATION DE NOS SPECTRES

La caresse, qu'est-ce sinon le toucher sensuel et sexuel partagé par tous les êtres vivants sur la planète ? La caresse est une relation qui préserve l'autre, une vibration de nos spectres qui ouvre une promesse à l'autre. C'est une porte qui s'ouvre, une invitation qui nous lie au don et celui qui reçoit peut s'ouvrir et donner à son tour. C'est le contraire de la déchirure ou du viol, et ce rituel du toucher s'est sali. Je pense que nous avons à cultiver le sauvage en nous, ce qu'il a à nous apprendre de nous-même. Et ça veut dire non pas le mettre en acte tout le temps, mais au moins savoir écouter ce qu'il a de potentiel à nous faire réagir. Je crois que le sauvage c'est ça, c'est savoir de façon très instinctuelle, prendre la bonne décision avant même que ça ne passe par la raison. Quand on fait face à une situation de crise, il y a un instinct qui se met en place. Nous nous trouvons dans une société en crise et je crois que cet état est aussi lié au fait que nous n'avons plus tant accès à se sauvage en nous. Et quand je parle de sauvage, je parle vraiment de ces archétypes que nous partageons, au-delà des nations, au-delà des cultures — par exemple l'envie de tendre vers un bonheur lié à des besoins primaires, tel que bien manger, bien dormir, bien rigoler.

Penser l'improvisation, c'est une façon de mettre en voix son instinct et ça passe par l'indéterminé.

— C'est anticiper sur la raison et revenir à l'essentiel finalement...

— C'est revenir à l'essentiel parce que, les statistiques le montrent bien, une grande partie des gens qui consomment de façon exagérée ne sont pas heureux, et ça ne va pas en s'améliorant. Quand je parle de consommation matérielle, visuelle, je fais référence à une grande famine psychique, une grande sécheresse intellectuelle, notamment parce que cela demande un effort de se remettre sur la voie du partage avec l'autre dans ce que nous avons de singulier. Ça demande de l'engagement et, à mon avis, l'engagement, c'est ce dont on a besoin assez rapidement.

IL FALLAIT QUE JE DÉCIDE DE CE QUE JE METTRAI DANS MON CERVEAU

— Cependant, nous sommes dans une société qui fait passer l'engagement comme une contrainte inutile et incite plutôt au désengagement.

— Je pense que la société fait plus qu'inciter les individus... Nous sommes seuls ensemble et de façon plus ou moins factice, parfois, on se rencontre. Je crois qu'il y a un grand effort à faire afin de repenser l'être ensemble, notamment auprès des nouvelles générations, pour que ce « seuls ensemble » devienne une force. Cette situation est le résultat d'un processus qui dure depuis des centaines d'années. La division est tellement efficace. Pourtant, et il n'y a qu'à regarder « Occupy Wall Street » pour se dire qu'il y a une grande conscience de la situation. Maintenant, il faut trouver les armes pour se mettre en acte. La résistance est une des armes dont nous disposons, qui doit être, au travers de l'imagination, au service de la transgression. Tout ce que nous mettons dans notre cerveau de façon volontaire,

L'ÊTRE COMPLET ENGLOBE TOUTES LES POSSIBILITÉS À VENIR. CHACUN DE NOUS AURA TOUJOURS À RÉINVENTER SON ÊTRE AU MONDE

ça au moins, on ne nous le prendra pas. J'ai commencé la philosophie comme ça. C'était un accident nécessaire, il fallait que je m'en sorte d'une certaine manière, et cette certaine manière c'était de décider ce que je mettrai dans mon cerveau. En ceci, il nous faut trouver les alimentations que l'on choisit, parce que ce que nous choisirons de cultiver, ce sera aussi ce que nous choisirons de partager. Et l'engagement réside là.

— Vous parlez de « l'être complet ». Vous dites « c'est un être tendu », vous l'évoquez à plusieurs reprises.

— C'est une citation que je reprends de Gilbert Simondon et que je relie à l'allégorie du char ailé. Nous sommes fondamentalement tiraillés par des tendances contraires. Nous sommes fondamentalement constitués par des caractéristiques opposées, c'est cela qui fait la force de chaque singularité. Et c'est cela que je voudrais réhabiliter. Il y a dans l'être complet une complétude qui est toujours à réinventer. Cet être complet englobe toutes les possibilités à venir. L'être complet est une façon de dire que chacun de nous a, et aura toujours, des façons de réinventer son être au monde. J'aime à dire et à croire que nous sommes tous et toutes les raisons du changement à venir et que ces raisons-là nous les avons déjà en nous. Il suffit de s'y mettre. Il suffit d'accepter que nous sommes autant les causes et les

conséquences des progrès et des défaites à venir. C'est ce qui est important à dire maintenant : ça va d'être tiraillé, ça va très bien, c'est ce qui fait notre force. C'est un moyen aussi de lever la culpabilité ambiante que nos nations hyper-industrielles tentent d'imposer à leurs citoyens. Je suis en partie coupable, certes, mais je suis aussi, et tellement, la source des progrès qui verront le jour. La culpabilité mérite d'être redéfinie, sans quoi on reste statique, on reste enlisé par l'angoisse de croire que nous sommes incapables de faire autrement. Je pense que nous avons des tendances utopiques aussi bien que des tendances régressives et très bêtes. Bernard Stiegler parle, notamment par rapport à la télévision, de ces dimanches après-midi pluvieux où finalement tout le monde a déjà allumé la télévision devant des bêtises, en sachant très bien que ce sont des bêtises, mais ce n'est pas là le problème. Le problème, ce serait de ne pas accepter ces tendances à la bêtise et de les cacher dans un coin. Ca me fait peur quand une partie de nous est laissée dans un coin.

— Oui, en psychologie, on apprend au patient à ne pas porter de jugement sur soi, à contempler et réfléchir, mais sans se juger. — Je crois en effet qu'il y a une autoréflexivité à cultiver, mais je ne crois pas que la culpabilité telle qu'elle est développée dans les médias, dans la question du réchauffement climatique par exemple, quant à la responsabilité de chaque individu, soit une voie très positive pour rassembler. Nous avons justement à faire des efforts ensemble, avec le potentiel de chacun et chacune, et tous les potentiels sont aussi différents qu'importants. Cette culpabilité-là ne nous appartient pas, elle est celle de nos dirigeants.

C'est en cela aussi que je voulais parler de l'être complet ; c'est un être qui a ses failles, et c'est en connaissant nos failles que l'on peut justement les penser comme un tout, et mettre en valeur alors nos atouts. ■

Entretien par C. LP. et M. B.